

LE SOUCI D'ETRE A LA HAUTEUR

P. MARCEL DOMERGUE, jésuite (1922-2015),

Dieu a besoin

Trouver sa juste place dans sa vie et face à Dieu, ou du moins dans sa prière... pas si simple !

Chacun d'entre nous a besoin de se rassurer. À propos de quoi ? De sa propre valeur, de son aptitude à être compris, accepté, aimé. À la limite, certains peuvent se demander s'ils méritent de vivre. Vous n'en êtes pas là, pensez-vous ? En réalité ces questions, rarement posées directement, sont sous-jacentes à nos activités et à nos comportements. C'est pour éviter d'en prendre conscience que beaucoup vivent à la surface d'eux-mêmes, dans le « divertissement ». On parle de « se distraire ». Se distraire de quoi ? De quels abîmes de perplexité ? Tout peut servir d'alibi, de refuge, pour éviter la question fondamentale : recherche de l'argent, entreprises diverses, comme le dit un psaume, volonté de donner notre nom à une terre, à une fondation, voire à une rue. « Faire ses preuves » n'est jamais terminé. Bien entendu, nous restons invités à sortir du souci de nous-mêmes pour passer au souci des autres, et c'est là que se tient notre vérité d'hommes images de Dieu ; à condition toutefois que le souci de nous-mêmes ne vienne pas empoisonner la manière dont nous prenons fait et cause pour autrui. Nous ne devons vraiment libres que le jour où nous réussissons à dépasser la peur de ne pas « être assez ». Dépasser, ai-je écrit, non pas surmonter. En effet, l'effort entrepris pour maîtriser notre souci de nous-mêmes peut en fin de compte le redoubler.

LE PIEGE DE LA VERTU

Sur ce fond de tableau, nous pouvons relire la parabole du Pharisen et du publicain. Le premier se rassure en dressant la liste de ses bons comportements. Passons sur le fait qu'il pourrait dresser aussi la liste de ce qu'il ne fait pas. De toute façon, dans la logique de la parabole, il n'y a aucune raison de suspecter ses affirmations. Il rend grâce et en cela il a raison : la reconnaissance est en effet le sommet de toute prière, de toute parole adressée à Dieu. Le problème est qu'il remercie non pour ce qu'il reçoit mais pour ce qu'il fait, comme s'il en était la source. Par-là, il prend littéralement la place de Dieu. Il s'estime différent des autres hommes et supérieur à eux. Il y a là, c'est vrai, de quoi être rassuré sur son propre compte. Problème : il n'a plus besoin que Dieu lui fasse grâce, il se suffit à lui-même. En fin de compte, il n'a pas besoin d'être justifié, ou du moins il l'ignore. C'est pour cela qu'il ne le sera pas. Il s'est comparé aux autres et il s'est préféré : du coup ce sont tous ces autres que Dieu lui préférera. Même ce publicain, pécheur par définition puisqu'il est censé vivre de l'argent qu'il détourne à l'occasion de son métier de collecteur d'impôt. De toute façon, de même qu'il n'y a aucune raison de douter de la vérité des compliments que s'adresse le Pharisen, nous pouvons prendre au sérieux l'accusation que le publicain porte contre lui-même : « Je suis un pécheur ».

LE CHEMIN DE LA VRAIE JOIE

Pécheur, il ne trouvera pas la sécurité en lui-même et en ses comportements, mais dans la pitié de Dieu. La pitié, c'est-à-dire l'indulgence, mais une indulgence qui vient de plus profond qu'elle-même. Le Pharisen se faisait « comme Dieu » en se faisant l'auteur et le propriétaire du bien qu'il trouvât dans sa vie, voici que Dieu se fait comme l'homme en faisant sienne notre faiblesse. La pitié de Dieu est une « descente jusqu'avec nous », selon le mot de saint Jean Chrysostome. La pitié, mot qui a mauvaise presse de nos jours, est un autre nom de l'amour, qui exige le partage de tout entre celui qui aime et celui qui est aimé. Il y a là plus que le pardon ; il y a épousailles. Là où se trouve le publicain conscient de sa misère, là se trouve Dieu. Un Dieu misérable et crucifié. Mais ne séjournons pas dans une atmosphère de tristesse. Le Pharisen arrive rayonnant d'une joie trompeuse, le publicain se « frappe la poitrine ». Prolongeons la parabole, qui d'ailleurs se termine par la promesse de l'élévation de celui qui est abaissé et précède immédiatement la « bénédiction » des petits enfants. Nous pouvons légitimement supposer que le publicain justifié rentre chez lui dans la joie, une joie authentique puisqu'il se sait destinataire de l'amour de Dieu. Il est devenu un homme nouveau : justifié, il n'est plus ce qu'il était, mais il ne rejoint pas pour autant le Pharisen dans sa joyeuse prétention. Sans doute pouvons-nous le retrouver dans le personnage de Zachée, qui ouvre le chapitre suivant.